

ont hâte de l'atteindre. La petite lanterne dont il tournait parfois la lumière sur la route tortueuse, se dissimulait le plus souvent sous d'amples habits, et les paysans qui l'eussent vue ainsi briller par intermittences l'auraient infailliblement prise pour un feu follet, et eussent changé de chemin dans la crainte de faire une rencontre diabolique.

L'homme qui se dirigeait vers Kéroulas était loin d'avoir un aspect effrayant. On l'eût dit âgé de vingt-cinq ans à peine ; la royale qu'il portait s'alliait mal avec son costume ; sa démarche paraissait aisée et gracieuse ; ses traits fins et doux gardaient quelque chose d'altier ; on devinait que ses yeux bruns devaient lancer des flammes, et que cette bouche aux lèvres relevées pouvait laisser tomber de méprisables paroles. Mais en même temps la noblesse, la bravoure, un chevaleresque mépris de la mort et du danger éclataient sur ce front que traversait alors une ride profonde.

Cet homme si jeune portait le poids d'une grande douleur et accomplissait un impérieux devoir : l'ordre d'un mourant. Parfois il ralentissait sa marche, regardait le ciel comme s'il espérait y découvrir une étoile ou y voir monter une âme, puis il soupirait et hâtait le pas. Quand les fossoyeurs creusent une tombe, ce doit être avec une ardeur fébrile semblable à celle qui pousse ce jeune homme en avant. La lumière avare de sa lanterne lui permit de distinguer une masse noire, informe, composée de pans de murailles et de monceaux de décombres. Les portes de Kéroulas n'existaient plus, les chassis présentaient des baies énormes et béantes ; les grands arbres qui l'avoisinaient étaient pareils à des squelettes. La désolation planait en cet endroit ; le vent et les chouettes s'y lamentaient ensemble, et le cœur se serrait en considérant ce que les forcenés avaient pu faire en quelques heures d'un de ces fiers manoirs constellés de pièces héraldiques, et dont chaque pignon de tourelle portait une glorieuse bannière, comme la salle d'armes se décorait d'épées, de glaives et de haches émoussés dans toutes les croisades, glorieusement portés pendant les guerres de François I ou les batailles de Louis XIV.

Le jeune homme s'arrêta en face de cette masse imposante. Puis, tournant circulairement sa lanterne, il s'assura qu'il était bien seul.

Ne voyant et n'entendant rien qui pût l'alarmer, il tira un papier de sa poche, et en relut attentivement quelques lignes :

“ Quand on a descendu l'escalier en spirale dont la pente s'ouvre au-dessous de la tourelle ornée d'un balcon, on se trouve en face d'une muraille parfaitement lisse ; les pierres qui la composent sont d'égale grandeur, et rien n'indique une issue. Cependant, la cinquième de ces pierres est munie d'un ressort caché et qui semble une partie de soudure ; en appuyant sur ce bouton de fer, un petit caveau s'ouvre subitement. Au centre, à une profondeur de deux pieds environ une cassette de fer est enterrée. C'est elle qu'il s'agit de retrouver : car elle renferme en diamants une valeur suffisante pour former le dot de ma fille, si des malheurs imprévus, des révolutions ou une injustice la privaient des biens que j'ai l'espoir de lui laisser... ”

Le jeune homme replaça la lettre dans sa poitrine.

Il se trouvait alors en face de la grande entrée du manoir. En tournant à droite, il n'aperçut point la porte de la tourelle dont parlait la lettre ; des débris obstruaient toute cette partie. Le toit s'était effondré, et il semblait impossible de se frayer un chemin.

Cependant le voyageur ne se découragea pas.

Avec une vigueur dont on n'aurait pu le croire capable, il commença à débayer le terrain ; heureusement pour lui, deux pans de mur en tombant avaient formé une sorte de voûte, et quand il fut parvenu à écarter les premiers obstacles, il aperçut la petite porte qu'il ouvrit et commença à descendre l'escalier.

Il était humide, froid et glissant ; les murailles suintaient, et ce fut avec une peine infinie qu'il fut possible au jeune homme de découvrir la rainure de la pierre et le bouton qui lui permettait de pénétrer dans le caveau. Le bouton de fer s'était rouillé, et il fallait opérer une forte pesée pour faire jouer un ressort dont nul sans doute ne s'était servi depuis de longues années. Des heures entières se consumèrent en impuissants efforts ; en fin la pierre tourna sur elle-même, bascula, et le petit caveau large de dix pieds carrés se présenta plus noir encore que le corridor sombre.

Le jeune homme y fut d'un bond.

Il prit dans la poche intérieure de son vêtement, une courte pioche, et commença à fouiller le sol avec ardeur.

Au bout de quelques minutes un son pareil à celui du fer heurtant le fer se fit entendre, et une petite cassette de fer apparut sous la lueur de la lanterne.

Le jeune homme la prit rapidement, puis sans se donner la peine de refermer la porte du caveau, il remonta l'escalier, et se trouva en plein air.

L'orage s'était dissipé.

L'orage se levait splendide et pur.

Il n'y avait plus de nuages au ciel, et la campagne rafraîchie par la rosée semblait plus belle que jamais.

L'aspect de Kéroulas en devint plus morne encore s'il est possible ; cette grande ruine avait besoin des ténèbres comme d'une pudeur cachant ses désastres. En plein jour et sous le soleil, ces murs noirs, ces sculptures tombées à terre, ces garnitures de plomb fondues et passées à l'état de lingot, ces brèches énormes, ces trous béants au travers lesquels le ciel bleu paraissait comme un rideau d'azur, plongeaient l'âme dans une désolation profonde.

Le jeune homme contempla ces ruines d'un œil attristé, il passa la main sur ses yeux, et sans doute il essuya une larme. Puis, comme s'il eut fait un serment, il étendit les mains vers les restes de ce qui avait été Kéroulas.

Jetant sa lanterne devenue inutile, il reprit rapidement le chemin de la ville en évitant les chemins fréquentés.

Comme il allait franchir un échelier formé d'un montant de bois et de branches de genêts, un homme couché contre une haie se souleva et le regarda curieusement.

Cet homme était le colporteur répondant au nom de Noirot.

A peine le visiteur nocturne des ruines de Kéroulas s'était-il engagé dans un chemin creux, que Noirot se frappa le front de la main.

“ Il n'y a point de pareilles ressemblances sans cause, dit-il ; je ne perdrai pas mon temps en suivant ce muguet. ”

Et tandis que le jeune homme descendait la route encaissée par des talus et coupée d'ornières, le colporteur courait sur le sentier qui dominait la campagne environnante.

Le voyageur dont la ressemblance avec une personne de lui connue intriguait si fort le citoyen Noirot, entra dans la ville, puis évitant les rues populeuses comme il avait fait des routes fréquentées, il heurta à la porte d'une maison dans laquelle nous avons vu entrer Flambard, Faribole et Moucheron, et qui n'est autre que celle de Magdeleine.

Le jeune homme ne logeait pas chez cette femme, cependant : car il monta quelques marches, gagna une sorte de buanderie à peu près obscure, puis il monta sur un siège, brisé de fatigue, accablé de douleur. Toute sa force s'évanouit en un instant. Il avait pu accomplir sa tâche ; mais une fois cette œuvre terminée, il laissait le chagrin le mordre au cœur, et n'avait pas honte de pleurer....

(A continuer)

RAOUL DE NAVERY.